

## Ça sent le (sa)pin.

Selon mon conseiller pénitentiaire d'insertion et de probation, je suis un détenu modèle. Les surveillants me trouvent presque sympathique, je n'en doute pas. Je supporte à peu près tous mes co-détenus en restant calme, le plus souvent. En toute occasion, je reste aussi courtois et pondéré que l'univers carcéral le permet. Mon quintal affûté par des exercices quotidiens doit aussi y contribuer. Je ne suis pas dupe, peu nombreux sont ceux qui osent me titiller. Je me suis également inscrit à une formation pour favoriser ma réinsertion. J'avais déjà quelques bases, je fais partie des rares étudiants détenus à fréquenter la Faculté de Géographie. J'ai aussi demandé à « être classé au travail » pour cantiner. Pour mon plus grand épanouissement, je suis autorisé à compter chaque jour des boulons par douzaine, pas onze, pas treize, douze, posés dans des boîtes en plastique.

Grâce à mon profil de gendre pénitentiaire idéal et à la surpopulation chronique de notre home sweet home, la Maison Centrale, je fais partie des bénéficiaires d'un aménagement de peine. Pour moi et malgré la durée longue de ma condamnation, le juge a tranché : c'est milieu ouvert le week-end, milieu fermé la semaine. Autrement dit, c'est zonzon/chez Maman en garde alternée depuis plus d'un an maintenant.

L'accroissement de la population carcérale, la rotation des effectifs et l'entassement dans les cellules permettent de faire des rencontres nombreuses et variées. Presque des célébrités parfois, comme ce convoyeur de fonds, accusé d'avoir participé à son propre braquage, repris après quelques semaines d'une cavale médiatisée. Les enquêteurs n'avaient pu finalement retrouver qu'une partie de l'argent. La différence entre ce qui avait disparu et ce qui avait été retrouvé allait lui garantir une retraite confortable d'ici peu. Il ne semblait pas en douter lors de son arrivée. Dans un moment de confiance, il m'avait même mentionné quelques détails à demi-mots, le sud de la France, des noisetiers, un abri de jardin, deux bidons Texaco, une pioche.

Soumis à un stress intense, enfermé pour la première fois de sa vie et ce pour plusieurs années, le convoyeur était aussi mis sous pression. Par des plus méchants que lui, par le juge opiniâtre collé à ses basques, par la peur pour sa fille. Cela pesa finalement trop pour son esprit. Sa santé mentale ne tenait malheureusement pas le coup. Les posologies de cheval, psychotropes en tout genre, que délivre généreusement le psy de la prison n'y avaient rien changé. Il avait décliné assez rapidement. Entre phases de prostration, pleurs nocturnes, paranoïa et dépression, il tombait inexorablement en catatonie. Les idées noires avaient pris le pas sur ses rêves de retraite dorée. Il s'éteignait chaque jour davantage.

Au milieu d'une nuit, je dus crier pour appeler les matons à l'aide. Malgré ma réaction rapide, je n'avais pas réussi à desserrer à temps son drap, bien enroulé autour de son cou. Le convoyeur n'avait pas survécu. Non sans me glisser, avant son départ les pieds devant, dans un dernier souffle, un nom, un seul : « Roquefort ».

Une fois passé l'émoi de cette nuit mortelle, j'ai décidé de m'organiser. Chaque week-end, du vendredi soir au dimanche soir, je suis libre ou presque. Alors je fais de mon mieux. D'abord pour rassurer Maman qui craint que son petit ne rechute malgré sa réhabilitation si souvent promise. Ensuite pour tromper le contrôle judiciaire et vadrouiller à ma guise. Attention, vadrouiller, oui, mais intelligemment, méthodiquement, d'Ouest en Est. Car il existe une dizaine de communes qui portent ce nom, des Landes aux Alpes, *Roquefort*. J'ai donc entamé un examen précis de chacune d'elles. Mon statut d'étudiant prisonnier me permet opportunément d'emprunter quelques cartes IGN, ce qui me fait gagner un temps précieux. Si Internet existe le plus souvent clandestinement en prison, autant de ne pas se faire remarquer par une maladresse, une recherche malheureuse visible dans un historique par exemple.

Donc, chaque samedi matin où l'on me libère, je prends la route. J'ai commencé mon enquête à *Roquefort*, dans les Landes. Faire le tour de la commune et de ses abords a nécessité d'y revenir plusieurs fois, en changeant de tenue et de véhicule, en conduisant prudemment pour ne pas avoir à présenter mes faux-papiers à la gendarmerie... Ce premier *Roquefort*-là, à côté de Mont-de-Marsan, je n'y ai rien trouvé.

Alors je suis passé à *Roquefort*, dans le Gers. Là, un seul week-end m'a suffi, et encore je m'y suis rendu par acquit de conscience. Un village de moins de 300 habitants, un donjon, ça ne cadrait pas avec mes indices.

Le *Roquefort* suivant m'a contraint à attendre la morte saison. La haute fréquentation estivale du parc d'attractions qui s'y trouve aurait aux beaux jours gêné ma quête. J'y suis donc retourné plusieurs fois, j'ai espéré. Avant de renoncer et de continuer ma route en pointillés.

Devant mon échec pour les *Roquefort* sans extension, j'ai ajouté à mes visites les *Roquefort de, des, sur, la et les* quelque chose. Même si cela m'a conduit des Pyrénées à l'Aude en passant par l'Ariège et les Bouches-du-Rhône, je me suis félicité que le convoyeur malhonnête n'ait pas choisi un *Saint-Martin* pour cacher le butin. A minima 255 communes possibles, j'aurais peut-être renoncé. Alors que la toponymie *Roquefort*, sa consonance méridionale qui est devenue mon obsession, est finalement limitée à quelques unités, dans une aire géographique réduite.

Après une année à chercher, la loi de Murphy s'est appliquée à plein, c'est évidemment la dernière localité visitée qui semble la plus prometteuse. L'un de mes amis détenus adore Orelsan et ne cesse comme lui de répéter en l'imitant, que l'important, « c'est pas l'arrivée, c'est la quête ». Pourtant, je ne suis pas fâché d'en finir. Je touche au but, j'en suis certain. Mes recherches s'achèvent à *Roquefort-Les-Pins*, au pied des Alpes. C'est mon troisième week-end ici. La villégiature vaut le coup, ses pins, ses villas, un paysage charmant, Nice à côté, une vraie carte postale de rêve pour moi qui voit si peu le soleil pendant mes semaines en cellule.

Je suis convaincu que feu Monsieur le convoyeur ripou l'a choisie pour d'autres raisons, cette planque. Il n'avait pas négligé la logistique. D'abord, car cela n'est finalement pas si loin de l'endroit du braquage. Puis la grand route qui traverse la commune mène très rapidement à, selon votre choix de fuite, l'aéroport ou l'Italie. Il pensait sans doute prendre la tangente avant que les policiers ou ses complices ne le trouvent. En partant d'ici, avoir disparu des radars en moins d'une heure, c'est crédible.

Finalement, dans ce pittoresque et cossu *Roquefort-Les-Pins*, peu de lieux pouvaient correspondre à mes indices. Au pays des pins, les noisetiers sont faciles à trouver pour peu qu'on se fasse passer pour un randonneur. Alors, après avoir écarté deux bidons rouillés, je donne quelques coups de pioche qui font mouche. Je m'agenouille et commence à écarter à la main les cailloux. J'atteins la poignée d'un sac.

Au moment de le soulever, j'entends clairement ce cliquetis. Et je sens un bout de métal froid se poser sur ma nuque. Je n'ai que le temps de réaliser que je ne saurai même pas qui va, indubitablement et très rapidement me flinguer... Le troisième co-détenu que j'avais shooté aux somnifères avant d'étrangler le convoyeur ? Il a peut-être entendu les questions que je posais cette nuit-là en serrant de plus en plus fort le drap, agacé par la mauvaise volonté de ma victime. Ou du maton corrompu qui a fait semblant de me croire, moi, ce prisonnier empathique qui appelait à l'aide en hurlant à pleine voix ? Ou des complices que le braqueur avait doublés et qui avaient quelques raisons fort pécuniaires de ne pas lâcher l'affaire ? Comme je lui en fais baver, j'espère juste que ce n'est pas Maman, mais visiblement, on ne sait qui à plus se fier de nos jours, alors le doute m'est permis...